

## Luxure et Bêtise :

les notes de lecture de Flaubert sur le Père Debreyne

Norioki Sugaya

Les ms g 2267, f° 153 r° & v° (Bibliothèque municipale de Rouen) contiennent les notes prises par Flaubert sur un ouvrage singulier du Père Debreyne : *Mœchialogie, traité des péchés contre les sixième et neuvième commandements du décalogue et de toutes les questions matrimoniales qui s'y rattachent directement ou indirectement, suivie d'un abrégé pratique d'embryologie sacrée*, Quatrième édition revue, corrigée et considérablement augmentée, Paris, Poussielgue frères, 1868 (1<sup>re</sup> édition, Poussielgue-Rusand, 1845). Le Carnet 15, f° 67 nous apprend que Flaubert a lu ce traité religieux en mars 1874 pour la préparation générale de *Bouvard et Pécuchet* dont il amassait alors les matériaux documentaires <sup>1)</sup>. L'ouvrage de Debreyne, plein de bêtises et de naïvetés, mérite effectivement de figurer dans la liste des lectures pour l'« encyclopédie critique en farce ». Il est, en tout cas, fort amusant d'imaginer notre romancier feuilletant cette pastorale chrétienne, qui porte sur la page de titre cette mention explicite : « Ce livre est exclusivement destiné au clergé. »

Il faut d'abord remarquer que les notes sur la *Mœchialogie* se trouvent classées non dans le dossier religieux, mais dans le dossier médical de *Bouvard*. Cela s'explique d'ailleurs aisément si l'on connaît un peu la vie de Pierre-Jean-Corneille Debreyne (1786-1867). Celui-ci, reçu docteur en 1814 et devenu ensuite médecin de la Trappe, près de Mortagne, n'a pris l'habit de cet ordre religieux que vers 1840. Cette double carrière se reflète dans ses nombreux ouvrages, où le moralisme religieux n'importe pas moins que les idées proprement médicales. À ce propos, certains livres de Debreyne ont des titres tout à fait significatifs : *Essai sur la théologie morale, considérée dans ses*

*rapports avec la physiologie et la médecine* (1842) ; *Étude de la mort, ou initiation du prêtre à la connaissance pratique des maladies graves et mortelles* (1845) ; *Précis de physiologie humaine, pour servir d'introduction aux études de la philosophie et de la théologie morale* (1854) ; etc. Tous ces titres soulignent le caractère mixte d'ouvrages dans lesquels, suivant l'expression de Pierre Larousse, « le médecin se double du religieux »<sup>2)</sup>.

Il en est de même pour la *Mœchialogie*, dont le sous-titre indique clairement l'appartenance générique à la théologie morale de la concupiscence. Le péché d'adultère (le nom latin *mœchia* signifie *adultère*), ou plus généralement le péché de luxure, préoccupe tout au long de l'ouvrage l'esprit scrupuleux du médecin trappiste, remarquable par son extrême austérité. Voulant donner des indications précises et détaillées non seulement sur le devoir conjugal mais aussi sur la sexualité en général, Debreyne s'acharne contre toutes les immoralités imaginables : des plaisirs contre nature tels la sodomie<sup>3)</sup> ou la bestialité jusqu'à ce qu'il appelle « la luxure non consommée », à savoir la délectation morose<sup>4)</sup>, les attouchements déshonnêtes, les regards provocants ou encore les paroles obscènes, etc. La parure des femmes, visiblement voluptueuse, n'est pas plus ménagée, et Debreyne attaque vivement les bals et les spectacles qui, enflammant surtout l'imagination des jeunes personnes, les incitent à une déplorable débauche. Bref, l'ouvrage présente l'aspect d'un catalogue exhaustif des licences, que l'auteur examine tour à tour pour les condamner toutes sans exception.

Comme l'a montré M. Foucault d'une manière convaincante<sup>5)</sup>, l'époque moderne s'accompagne d'une véritable explosion discursive relative au sexe. Loin d'être passée sous silence, la sexualité a motivé, depuis trois siècles, toujours plus de discours visant notamment à la contrôler au moyen des prescriptions minutieuses. Tels sont les innombrables discours normatifs concernant la vie sexuelle qui se sont fait jour au cours du XIX<sup>e</sup> siècle dans des domaines aussi divers que l'hygiène, la pédagogie, l'économie politique et la justice pénale. Cet « éréthisme discursif généralisé »<sup>6)</sup> remonte, d'après Foucault, à la

pratique catholique de la confession, plus précisément à la pastorale du XVII<sup>e</sup> siècle. Celle-ci, en effet, enjoignait aux pénitents de confesser tout ce qui avait trait au désir et à la chair. C'est ainsi que la spiritualité chrétienne tentait de surveiller la sexualité des croyants. Mais Foucault souligne que ce souci excessif de la chasteté aboutissait paradoxalement à mettre en relief les perversions les plus repoussantes.

La *Mœchiologie* se situe bien évidemment dans cette lignée catholique. L'acharnement avec lequel son auteur pourchasse la débauche est si extrême qu'il n'a pas manqué d'impressionner Flaubert. De fait, notre romancier a pris en notes plusieurs extraits manifestant le puritanisme de Debreyne. Ainsi de cette « page indicible » où il est question de savoir s'il est « permis à la femme de s'achever, quand l'homme a mouché la chandelle » (f<sup>o</sup> 153 v<sup>o</sup>). Sur ce point, Debreyne se montre catégorique en affirmant l'inutilité d'une telle action au point de vue de la génération. Il craint de plus le danger d'inspirer « la passion de l'onanisme », laquelle constituait réellement un grand problème médical au XIX<sup>e</sup> siècle. Les médecins de l'époque, en se référant constamment à l'ouvrage célèbre de Tissot sur *L'Onanisme*, multipliaient les accusations contre « cette infâme manœuvre »<sup>7)</sup>, à laquelle ils attribuaient de nombreux désordres physiques et moraux. On se rappelle ici un épisode de *Bouvard et Pécuchet* dans lequel il est fait mention de ce traité de Tissot. C'est au chapitre X que les deux bonshommes, cherchant à détruire les mauvaises habitudes de Victor, ont une discussion fort comique à ce sujet :

Alors il [= Pécuchet] l'appela [Victor] criminel, et voulait comme traitement lui faire lire Tissot. Ce chef-d'œuvre, selon Bouvard, était plus pernicieux qu'utile.<sup>8)</sup>

La solution conçue par un des protagonistes se trouve immédiatement contestée par l'autre, ce qui revient, dans la logique du roman encyclopédique, à renvoyer dos à dos les deux positions.

Le Père Debreyne, de son côté, stigmatise « la conduite d’Onan » (f° 153 v°) du point de vue du catholicisme plutôt que de celui de l’hygiène. Les deux pages de notes prises sur la *Mæchialogie* renferment quelques citations où la masturbation est dénoncée comme « un acte essentiellement mauvais et contre nature » (*Id.*). Pour n’en citer ici qu’un exemple : « [La] pollution ne peut jamais être autorisée, même par les plus puissants motifs, tels que ceux de recouvrer la santé, ou même d’éviter la mort » (f° 153). La morale religieuse l’emporte donc sur la santé, voire sur la conservation de la vie humaine. L’idée frappe pourtant par son rigorisme qui touche parfois à la « férocité »<sup>9)</sup>. De fait, la théologie morale de Debreyne tourne fréquemment à la cruauté, comme dans cet extrait relatif à l’« embryologie sacrée » : « Le prêtre, à défaut du médecin, doit faire l’opération césarienne pour baptiser l’enfant, pour sauver une âme. [...] La vie spirituelle de l’enfant est plus importante que la vie matérielle de la mère » (f° 153 v°). Flaubert a souligné le mot « doit » et rend ainsi plus visible encore le caractère dogmatique de cette prescription.

R. Barthes, en analysant la fonction des stéréotypes culturels chez Balzac, a insisté plus d’une fois sur la nausée que provoque tout discours idéologique : « Les codes de référence ont une sorte de vertu vomitive, ils écœurent, par l’ennui, le conformisme, le dégoût de la répétition qui les fonde »<sup>10)</sup>. Cette remarque s’applique parfaitement à la *Mæchialogie*, tout empoissée d’idées reçues catholiques et que Flaubert qualifie d’« ouvrage à faire vomir ! » (f° 153 v°). Chez Debreyne, le savoir médical ne vient qu’appuyer les présupposés religieux et, par conséquent, ne joue au fond aucun rôle heuristique. C’est ce qu’a très bien compris Flaubert en notant dans la marge du f° 153 : « belle physiologie ecclésiastique ». Ce commentaire marginal se rattache à un extrait racontant une mort survenue dans un bal public. Debreyne cite cet épisode curieux pour montrer que la valse, avec ses tournolements rapides, peut déterminer de graves accidents. Il est clair que cette remarque médicale est elle-même appelée à étayer son accusation contre l’immoralité de la dance.

Somme toute, la physiologie de Debreyne est avant tout mise au service de la cause religieuse. Et cette exigence idéologique est si impérative que le médecin catholique n'hésite point à avancer, comme on l'a déjà vu, des préceptes de morale extrêmement durs. D'où ce jugement de Flaubert inscrit en bas du f° 153 v° : « C'est du De Sade — moins la gaîté ! » La physiologie ecclésiastique de Debreyne, par son excès de rigueur, s'approche parfois de l'œuvre sadienne dont notre romancier admira toute sa vie les crimes quasi fantastiques. Ainsi, dans un extrait noté au f° 153, Debreyne va jusqu'à plaider pour l'innocuité de la castration. Pourtant, ce sadisme idéologique manque irrémédiablement de gaieté et ses férocités apparaissent comme autant de bêtises à la fois oppressantes et dérisoires.

Flaubert, en relevant çà et là des bêtises susceptibles d'être intégrées dans son roman encyclopédique, opère un véritable travail d'écrivain dont la portée critique ne doit pas être méconnue en dépit du caractère mécanique de l'acte de la copie. En témoigne, entre autres, l'intérêt particulier que Flaubert développe pour la contradiction, laquelle constitue incontestablement une figure centrale du « comique d'idées » dans *Bouvard et Pécuchet*. Flaubert s'est mis à l'affût des idées contradictoires dès qu'il a entrepris son immense campagne de documentation. Et il réussit presque toujours à prendre les auteurs ou les théories en flagrant délit d'affrontement même sur les points les plus fondamentaux, ce qui finit d'ailleurs par jeter un profond discrédit sur la consistance même du savoir. Le romancier procède ainsi à un travail de déconstruction, amenant les idées à se détruire les unes les autres.

Les notes de lecture sur la *Mœchologie* comprennent, elles aussi, quelques contradictions. Le catholicisme essaie de maîtriser la sexualité en multipliant les règles de conduite, mais les théologiens les plus illustres ne cessent pas pour autant de s'opposer sur des questions non négligeables. Ainsi, « refuser le devoir conjugal par peur d'enfants est permis par Sanchez et défendu par Bouvier » (f° 153 v°). Les théologiens demandent souvent s'il est loisible d'exercer l'acte

conjugal pendant la période menstruelle. Malgré l'autorité de saint Thomas pour qui il s'agit là d'« un péché mortel », un grand nombre d'auteurs comme Sanchez et Debreyne lui-même affirment que cette défense ne repose sur aucun fondement physiologique (*Id.*). Enfin, comme on l'a vu plus haut, Debreyne prescrit de pratiquer une césarienne même en l'absence de médecin. Cette thèse est pourtant loin d'être unanimement partagée, car Sanchez prétend que « la mère n'est pas obligée de se soumettre à l'opération césarienne pour sauver son enfant » (*Id.*).

Non seulement Flaubert enregistre avec soin les divergences d'opinions mentionnées dans le livre de Debreyne, mais il construit lui-même des contradictions en se référant à ses autres lectures. Le f° 153 renferme précisément un exemple de ce type. L'écrivain rapproche là l'extrait concernant les effets nuisibles de la littérature <sup>11)</sup> (« Les lettres ne sont pas faites pour les femmes. Cela gâte leur esprit, le rend léger, frivole, dissipé, volage ») d'« un passage tout contraire de Dupanloup » <sup>12)</sup>. Cette citation de Debreyne, du reste, a été par la suite transférée au ms g 226<sup>3</sup>, f° 55 pour figurer dans le second volume du roman sous la rubrique « Esthétique ». Il convient de noter que là aussi, elle forme un rapport de contradiction avec un extrait placé à sa suite et tiré de l'ouvrage de D'Aubignac sur *La pratique du théâtre* : « Les spectacles sont utiles pour occuper les loisirs de ceux qui peuvent mal faire ». On voit bien que Flaubert effectue là un travail de montage dont la visée est éminemment critique. Les dossiers documentaires de *Bouvard* se présentent ainsi comme un vaste chantier d'expérimentation où des extraits prélevés chez différents auteurs s'arrangent et se combinent de manière à faire apparaître en plein jour la précarité du savoir. Dernier exemple : Flaubert retient l'extrait de Debreyne concernant la simplicité des mœurs du temps de saint François de Sales, et projette d'y juxtaposer une affirmation opposée : « à rapprocher d'un texte du temps (contraire) » (f° 153). Cette indication de régie n'a pas eu de suite, du moins d'après ce que nous connaissons des dossiers. Il n'en reste pas moins qu'elle illustre d'une façon exemplaire le souci flaubertien de

déjouer toute prétention du savoir à la vérité.

Avant de finir, il nous reste encore à parler de la finalité des notes. Il est évident que le travail des lectures préparatoires est toujours plus ou moins orienté vers une œuvre à écrire. Il en va ainsi des deux pages de notes que nous avons analysées jusqu'ici sous plusieurs angles. Au f° 153, par exemple, trois extraits portent en marge la mention « copie ». Cela signifie, on le sait, que Flaubert avait l'intention de les insérer dans le second volume de *Bouvard*. Ainsi, l'épisode de la mort dans un bal a été ensuite transféré au g 226<sup>3</sup>, f° 124 pour faire partie de la rubrique « Styles Scientifiques ». De même, l'extrait sur les méfaits de la littérature dont on a déjà parlé est marqué d'une croix (X), qui a le plus souvent le même sens que la mention « copie ». On trouve aussi au f° 153 v° trois extraits marqués de ce signe, dont deux au moins auraient assurément figuré dans le *Sottisier*. L'extrait sur Benoît XIV sous la rubrique « Morale » (g 226<sup>5</sup>, f° 237) et celui sur Florentini (Flaubert écrit *Fiorentini*) sous la rubrique « Beautés de la Religion » (g 226<sup>1</sup>, f° 204). Quant au premier volume du roman, composé de dix chapitres, il est vrai qu'il ne contient aucune citation explicite de la *Mæchiologie*. On peut quand même reconnaître une trace indirecte de cet ouvrage dans un épisode du chapitre IX : Pécuchet, étant alors au paroxysme de sa passion mystique, se trouve pris d'une haine exacerbée pour la luxure et va jusqu'à se mortifier lui-même afin de se libérer des tentations charnelles<sup>13</sup>. À quoi s'ajoute en plus un autre épisode, celui de l'onanisme de Victor que l'on a évoqué plus haut et dont l'ouvrage de Debreyne peut être considéré comme l'une des sources lointaines.

Orientée sans conteste vers les deux volumes du roman encyclopédique, la documentation de Flaubert s'avère donc profondément téléologique. Le romancier parcourt un nombre considérable de livres pour y traquer des bêtises de toutes sortes, qu'il cherche ensuite à intégrer dans sa propre œuvre. Cependant, il n'en est pas moins vrai que la portée critique des notes de lecture ainsi accumulées dépasse largement cette dimension finalisée. Irréductible à

ses usages ultérieurs, chaque strate de l'avant-texte possède une certaine autonomie par rapport aux autres strates génétiques et en particulier au texte définitif. Les nombreuses citations qui ne seront plus reprises après cette étape des notes contribuent pourtant puissamment à informer l'imaginaire romanesque et continuent donc à fonctionner, au moins virtuellement, jusque dans le texte définitif. Comme l'a fait remarquer A. Herschberg-Pierrot, « l'intérêt génétique [des dossiers] [...] tient dans la visibilité de l'acte critique et dans la dynamique des possibles de l'écriture »<sup>14)</sup>. Les notes de Flaubert sur la *Mæchialogie*, comme d'ailleurs bien d'autres notes, nous permettent de comprendre à quel point cet espace documentaire a été pour notre romancier un dispositif fondamental où se jouait un travail particulièrement intense de pensée critique<sup>15)</sup>.

#### Notes

- 1) Gustave Flaubert, *Carnets de travail*, édition critique et génétique établie par Pierre-Marc de Biasi, Balland, 1988, p. 524.
- 2) Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, art. « Debreyne ».
- 3) On lit au f<sup>o</sup> 153 une ancienne définition de la sodomie, dont le sens était autrefois beaucoup plus large que de nos jours.
- 4) Cette notion est définie en latin au f<sup>o</sup> 153. La délectation morose, c'est « la complaisance volontaire actuelle dans le plaisir que donne l'idée d'une action extérieure, sans toutefois former le désir d'accomplir l'acte extérieur » (*Mæchialogie*, p. 151).
- 5) Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, t. 1, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1976, ch. II.
- 6) *Ibid.*, p. 45.
- 7) Samuel-Auguste Tissot, *L'Onanisme*, Éditions de La Différence, « 700 ans de littérature en Suisse romande », 1991, p. 201.
- 8) G. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, édition par Stéphanie Dord-Crouslé, Flammarion, « GF », 1999, p. 372.
- 9) Ce terme est utilisé par Flaubert pour commenter un extrait où l'onanisme est formellement défendu même « lorsqu'il est certain que, d'après la déclaration des médecins, la femme ne pourra accoucher sans



- courir un danger évident pour ses jours » (f° 153 v°).
- 10) Roland Barthes, *S/Z*, in *Œuvres complètes*, édition établie et présentée par Éric Marty, t. II, Seuil, 1994, p. 648.
  - 11) Flaubert préparait pour le second volume une rubrique intitulée : « Haine des romans » (g 226<sup>7</sup>, f° 22-23). Cette rubrique aurait dû regrouper plusieurs citations médicales dans lesquelles est dénoncée l'influence dévastatrice exercée par la littérature sur la société moderne. Voir à ce sujet notre article : « La bibliothèque romantique d'Emma condamnée par la bibliothèque médicale de Bouvard et Pécuchet », *La Bibliothèque de Flaubert*, sous la direction de Yvan Leclerc, Publications de l'Université de Rouen, 2001, p. 237-247.
  - 12) L. Caminiti, dans son édition du *Sottisier*, affirme ne pas avoir trouvé ce passage dans les dossiers de *Bouvard* (G. Flaubert, *Le second volume de "Bouvard et Pécuchet"*, édition par Alberto Cento et Lea Caminiti Pennarola, Napoli, Liguori, 1981, p. 227). Pour notre part, nous croyons qu'il s'agit du passage suivant, tiré des notes sur *De l'Éducation* par Mgr. Dupanloup : « les romans. à propos de l'oisiveté "non, la chasse, les romans, les chevaux & les chiens ne suffisent à rien & à personne" » (g 226<sup>2</sup>, f° 194 v°). Il faut pourtant admettre qu'on ne voit pas bien en quoi ce passage est contraire à celui de Debreyne.
  - 13) *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 307-308.
  - 14) Anne Herschberg-Pierrot, « Les dossiers de *Bouvard et Pécuchet* », *Romanic Review*, vol. 86, n° 3, May 1995, p. 538.
  - 15) La transcription qui suit respecte la disposition originale du manuscrit ainsi que l'orthographe et la ponctuation fantaisistes de Flaubert. En revanche, les accents restitués pour assurer la lisibilité du texte. L'italique indique les ajouts, tandis que les ratures sont montrées par les caractères barrés.

## Transcription

g2267, f° 153

Moechiologie, traité des péchés contre les sixième & neuvième

commandement[s] etc. suivie d'une[scic] abrégé pratique

d'embryologie sacrée etc par le P. Debreyne

(cet ouvrage est exclusivement destiné au clergé)

4<sup>e</sup> édit. Paris. Poussielgue frères 1868.

voy. du même auteur Essai sur la théologie morale.

*Physiologie catholique.*

pollution. "ne peut jamais être autorisée, même par les plus puissants motifs, tels que ceux de recouvrer la santé, ou même d'éviter la mort.

On divise la masturbation 1° en pollution simple 2° en pollution volontaire & involontaire 3° en pollution volontaire directe ou en soi, et en volontaire indirecte ou volontaire dans sa cause.

*autre*

Sodomie. toute émission de semence sur une partie du corps que le "vas naturale", est considéré[e] comme acte de sodomie.

De la délectation morose. ainsi appelée "quia voluntas in ea delectatione, post advertentiam, quiescit et moratur. (Bouvier)

"Les lettres ne sont pas faites p<sup>r</sup> les femmes. cela gâte leur esprit, le rend léger, frivole, dissipé, volage." etc.

cepie X

p. 189.

voy. un passage tout contraire de Dupanloup.

le feuilletonisme est à l'heure qu'il est un véritable fléau, une vraie plaie sociale." 190.

belle physiologie. "il y a qqtemps, on a vu à Paris dans un bal public un homme frappé d'apoplexie

ecclésiastique. foudroyant pendant cette sorte de danse (la valse) de manière que la femme qui dansait

copie avec lui fit encore qq tours de valse avec un corps froid & livide, c'est à dire avec un véritable cadavre." 194.

—

copie Du temps de S<sup>t</sup> François de Sales, les mœurs étant plus simples, la danse pouvait aussi par là même offrir moins de danger." 195. (à rapprocher d'un texte du temps

(contraire)

voy. Collet. De officio confessarii in materia luxuriæ.

"Depuis moins de deux ans, nous avons vu dans le monde deux individus adultes qui se sont cruellement mutilés. l'un comme Origène dans le but de se délivrer des tentations de la chair

l'autre p<sup>f</sup> faire cesser absolument les pollutions nocturnes" - & ils ne s'en portent pas plus mal. 236.

g226<sup>7</sup>, f°153v<sup>o</sup>

Menstrues. Sanchez et un gd nombre de théologiens affirment que la défense du Lévitique n'est qu'une prohibition purement cérémoniale qui n'oblige plus sous la loi évangélique. (275).

Selon S<sup>t</sup> thomas l'acte conjugal exercé dans ce cas-là était un péché mortel. Debreyne est d'un avis contraire. (276).

refuser le devoir conjugal par peur d'enfants est permis par Sanchez - & défendu par Bouvier

291.

page indicible, 309. ! est-il permis à la femme de s'achever, quand l'homme a mouché la chandelle

- non : parce que c'est inutile, au point de vue du mariage - & d'ailleurs "ces actions solitaires & postcoïtales peuvent inspirer à la femme la passion de l'onanisme solitaire, comme l'expérience nous l'a appris depuis peu !".

la Femme ————— "La génération naissante est entre les mains de la femme ... La femme peut tout  
aveu sur son importance. sauver encore & peut-être aujourd'hui est-elle le seul lien qui nous attache encore  
à la religion, à la foi, à la morale. brisez ce lien & c'en est fait peut-être  
de la religion de la foi & de la morale. si la femme nous échappe, avec elle tout  
peut disparaître & s'abîmer dans le gouffre de l'athéisme, croyance, morale &  
toute notre civilisation. (336)

férocité. "on demande si un mari peut imiter la conduite d'onan, lorsqu'il est certain que d'après  
la déclaration des médecins, la femme ne pourra accoucher sans courir un danger évident  
p<sup>f</sup> ses jours. Tous les théologiens répondent négativement, parce qu'un acte essentiellement mauvais  
et contre nature ne peut jamais être permis.

L'onanisme est également criminel chez les fornicateurs & les adultères, & il doit être  
nécessairement déclaré en confession. (338)

—

embryologie sacrée.

Le prêtre, à défaut du médecin, doit faire l'opération césarienne p<sup>f</sup> baptiser l'enfant, p<sup>f</sup> sauver une âme.  
même lorsqu'on a baptisé l'enfant par injection au moyen d'un syphon, parce que l'enfant doit recevoir  
le baptême sur la tête. - La vie spirituelle de l'enfant est plus importante que la vie matérielle de la mère.  
Mais Sanchez trouve que la mère n'est pas obligée de se soumettre à l'opération césarienne p<sup>f</sup> sauver  
son enfant.

X Benoît XIV veut qu'on essaye de baptiser l'enfant dans le sein de la mère lorsqu même qu'on n'aperçoit aucun  
membre à l'extérieur. À cet effet, on introduit de l'eau tiède à l'aide d'une seringue ou d'un siphon (392)

X Fiorentini a écrit en 1658 une dissertation sur le baptême des avortons. selon lui, on doit, sous peine de péché mortel

baptiser le germe ou l'embryon, lors même qu'il ne serait pas plus gros qu'un grain d'orge. (435

X "Zacchias pense que l'animation s'opère à l'instant même de la conception. ce sentiment est plus probable  
p. ne pas dire qu'il est une vérité !" 434.

L'auteur réclame p<sup>r</sup> les séminaires des cours d'opération césarienne. 440.

en faisant l'opération, le prêtre fait un acte de son ministère spirituel & nullement un acte civil. Dès lors n'y aurait-il pas  
abus à exiger qu'il en demandât la permission à l'autorité civile, autorité évidemment incompétente  
en matière spirituelle" 445.

---

ouvrage à vomir ! c'est du De Sade – moins

*faire* la gaité !